

ARCHIE BROWN

*Comment Gorbatchev  
a pris le pouvoir,  
1978-1988\**

C'est à l'âge de 47 ans, en novembre 1978, que Mikhaïl Gorbatchev a accédé au groupe dirigeant soviétique (défini comme l'ensemble des membres du Politburo, plus les secrétaires du Comité central, en général quelque 25 personnes au total). Il devient ainsi, et reste jusqu'à son élection au poste de secrétaire général du Comité central en mars 1985, le benjamin de l'équipe.

Comment a-t-il obtenu ce premier avancement ? Et comment est-il parvenu, deux ans seulement plus tard, au niveau de « secrétaire de premier rang » (titre qui n'existe pas, en termes formels, en Union soviétique, mais que j'utilise pour désigner ceux parmi les secrétaires du Comité central qui sont aussi membres de plein droit du Politburo, un cumul de responsabilités qui implique le contrôle et la surveillance du travail d'autres secrétaires ainsi que de plusieurs départements de l'appareil du Comité central) ? La réponse consiste en un mélange de chance, de bons contacts, d'une certaine habileté politique, du bilan satisfaisant de son travail et enfin des résultats du jeu politicien au sein du Politburo.

De la chance, Gorbatchev en a eu avec ses « parrains » politiques, dans sa région d'origine, et avec la mort prématurée du premier de ses « parrains » importants — qui libéra ainsi le poste au secrétariat du Comité central assumé par Gorbatchev en 1978. Ce fut Fedor Kulakov qui, en tant que premier secrétaire du parti à Stavropol (région de naissance de Gorbatchev) entre 1960 et 1964, le nomma directeur de l'administration agricole dans ce territoire en 1962. Un an plus tard, il lui confia la direction du département du *kraikom* responsable des organisations et des cadres du parti dans la région de Stavropol.

\* Traduit de l'anglais.

Kulakov n'était pas un « client » de Brejnev proprement dit : mais il gardait des liens très proches avec le fidèle lieutenant de ce dernier, Konstantin Tchernenko. Ils furent collègues, entre 1945 et 1948, dans l'appareil du Comité régional du parti à Penza, Tchernenko, en tant que secrétaire de l'*obkom*, étant un peu mieux placé dans la hiérarchie que Kulakov, qui dirigeait la section agricole du Comité régional<sup>1</sup>. C'est ainsi que Brejnev s'est adressé à Kulakov quand il était à la recherche d'un nouveau chef de département, responsable de l'agriculture, au Comité central. Un mois seulement après que Brejnev eut succédé à Khrouchtchev, en octobre 1964, Kulakov fut appelé à Moscou comme chef du département agricole du Comité central : moins d'un an plus tard, il devint secrétaire du Comité central. Ces relations plus étroites ont sans doute confirmé la bonne opinion qu'avait Brejnev de Kulakov : au XXIV<sup>e</sup> Congrès du parti, une fois son pouvoir suffisamment consolidé, Brejnev a pu élargir le Politburo en cooptant quatre membres qui lui convenaient, dont Kulakov. Secrétaire de premier rang, Kulakov fut par la suite bien placé pour mettre en valeur le bilan de Gorbatchev qui, en 1970, à l'âge plutôt précoce de 39 ans, était lui-même devenu premier secrétaire de la région de Stavropol, ainsi que membre du Comité central en 1971. La mort, soudaine et inattendue, de Kulakov à l'âge de 60 ans en juillet 1978 créa un vide au sein du Comité central pour un spécialiste des questions agricoles : ce fut Gorbatchev qui fut à son tour appelé à Moscou pour le combler.

Stavropol est non seulement l'une des régions agricoles les plus riches de l'Union soviétique, mais aussi une station thermale où séjournent de nombreux membres du Politburo pendant les vacances. Parmi ceux-ci figurent Mikhaïl Souslov, le plus influent des secrétaires du Comité central après le premier secrétaire lui-même, et Iouri Andropov, qui cumulait ses fonctions à la direction du KGB avec celles de membre de plein droit du Politburo. Les deux hommes avaient des liens spécifiques avec la région de Stavropol : Souslov y fut premier secrétaire entre 1939 et 1944, Andropov y était né. Les visiteurs de marque du Politburo sont habituellement accueillis par le premier secrétaire de la région, donnant ainsi la possibilité à Gorbatchev de se faire connaître<sup>2</sup>.

1. Voir *Bol'chaia Sovetskaia Entsiklopediia*, Moscou, 1973, vol. 13, p. 581 et vol. 20, p. 84, Moscou, 1978.

2. Aux obsèques de Souslov en 1982, Gorbatchev fut le seul membre du Politburo à parler à chaque membre de sa famille : lors de l'exposition solennelle de la dépouille d'Andropov, il fut le seul du Politburo à paraître à la télévision assis aux côtés de la famille du défunt.

La chance, cependant, ne peut tout expliquer. Dans sa gestion de l'agriculture à Stavropol, Gorbatchev s'était montré aussi innovateur que possible dans le climat conservateur brejnevien, et il avait enregistré de bons résultats. De plus, contrairement à son voisin le premier secrétaire de la région de Krasnodar, Sergueï Medunov, il échappait à tout soupçon de corruption, ce qui fut un facteur d'une importance considérable aux yeux d'Andropov en particulier. Ses qualités d'homme politique, démontrées depuis sur la scène mondiale, ont également dû jouer un rôle : en soi, après tout, la fréquentation n'engendre pas forcément l'admiration. Souslov et Andropov se ressemblaient beaucoup moins politiquement que ne pourrait le suggérer leur image de marque en Occident : Souslov fut parmi les plus bornés et les plus conservateurs des membres du Politburo brejnevien, tandis que Andropov, personnage plus complexe, reconnaissait la nécessité des réformes, à un tel point qu'il fut nommé président du KGB en partie parce que Souslov voulait l'écartier du secrétariat. En définitive, il n'est pas tellement surprenant, au moins avec l'avantage du recul, qu'un Gorbatchev, qui s'est montré capable de gagner l'estime personnelle de dirigeants occidentaux, tels que Mrs. Thatcher, ait pu parvenir à établir de bonnes relations personnelles aussi bien avec Souslov qu'avec Andropov, même si politiquement il était sans aucun doute plus proche de ce dernier.

Les luttes intestines au sein du Politburo ont joué un rôle dans la mesure où Brejnev avait renforcé son pouvoir, tout au long des années 70, en assurant la promotion de ses hommes soumis mais souvent médiocres et de plus en plus nombreux, ce qui impliquait au moins un intérêt commun parmi ceux qui, comme Souslov et Andropov, n'appartenaient pas au groupe brejnevien, à trouver un homme jeune capable et qui ne serait pas un client de plus du premier secrétaire. En 1978, Brejnev était dans une telle position de force qu'ils n'auraient pas pu obtenir la nomination de quelqu'un à qui il aurait été opposé : mais le fait que Gorbatchev ait été un proche apprécié de Kulakov lui donnait de bonnes chances d'être accepté. Après avoir pris pied au sein de l'équipe dirigeante, l'avancement tout à fait inhabituel de Gorbatchev (il devint membre suppléant du Politburo en 1979, membre de plein droit en 1980, tout en restant secrétaire au Comité central) dut sans doute beaucoup à sa capacité à faire impression sur un cercle plus large de membres influents du Politburo. Il est probable que plus d'un d'entre eux le percevait comme un utile allié potentiel ; mais l'interprétation proposée parfois, selon laquelle Brejnev l'aurait déjà désigné comme futur secrétaire général, me semble peu convaincante. Il est très clair que Brejnev a fait son

possible pour préparer la succession de son client Tchernenko : celui-ci fut, entre 1976 et 1978, le seul autre personnage de l'époque brejnevienne à brûler les étapes aussi rapidement que Gorbatchev au sein du secrétariat du Comité central pour devenir un secrétaire de premier rang, malgré son âge nettement plus avancé que celui de Gorbatchev au début de son ascension. Imaginer que Brejnev pensait déjà à la succession suivante implique une vision politique à long terme de sa part qui est démentie par le caractère d'autres politiques qu'il a poursuivies (comme celle du personnel).

Il s'est trouvé que Brejnev n'a même pas pu garantir la succession immédiate de Tchernenko. A la mort de Brejnev, en novembre 1982, Gorbatchev fut de ceux parmi les membres influents du Politburo qui soutinrent de tout leur poids Andropov dans la lutte très serrée entre l'ancien chef du KGB et Tchernenko<sup>3</sup>. Gorbatchev profita très rapidement de l'élection d'Andropov, qui s'empressa de lui confier des responsabilités élargies au sein du secrétariat : il devint ainsi non seulement responsable de l'ensemble de l'économie (et non plus uniquement de l'agriculture) mais aussi, ce qui fut encore plus important pour asseoir son pouvoir, secrétaire responsable du travail organisationnel du parti. Mais si Gorbatchev était très clairement le successeur préféré d'Andropov, la période entre novembre 1982 et la mort de celui-ci à la suite d'une maladie qui a troublé l'essentiel de ses quinze mois au sommet, en février 1984, fut trop courte pour que se produise un changement décisif dans les rapports de force au sein du Politburo. Gorbatchev a même été, dans une certaine mesure, la victime d'une réaction conservatrice de la part de larges fractions du parti et de la bureaucratie de l'Etat qui, inquiètes des campagnes d'Andropov contre l'alcoolisme et la corruption ainsi que de son ouverture aux idées d'une réforme économique profonde, avaient toutes raisons de craindre que de telles politiques ne soient poursuivies, voire renforcées, par un nouveau secrétaire général plus jeune et plus dynamique. Le choix de Tchernenko à la succession d'Andropov représenta ainsi une victoire des intérêts bureaucratiques à court terme sur ceux de l'Etat soviétique à long terme, même si Tchernenko ne disposait pas de la force politique et physique suffisante pour effectuer un retour pur et simple au statu quo.

3. Certaines sources soviétiques ont soutenu que Tchernenko disposait, au moment où le Politburo s'est réuni, d'une majorité d'une voix, mais qui ne comprenait pas les « poids lourds » du Politburo, qui ont pu par la suite exercer une pression suffisante pour obtenir l'unanimité des voix en faveur d'Andropov. Voir Archie Brown, *The Soviet Succession : From Andropov to Chernenko*, in *The World Today*, Londres, vol. 40, n° 4, avril 1984, p. 134-141 (surtout p. 136-138).

En fait, au moment de la mort d'Andropov, Gorbatchev avait suffisamment renforcé sa situation au sein de l'équipe dirigeante pour pouvoir exiger, en contrepartie de sa non-opposition à Tchernenko, une nouvelle extension de ses fonctions et de ses pouvoirs au secrétariat. Plus clairement que jamais deuxième secrétaire de fait au Comité central, il se vit attribuer la surveillance non seulement de l'économie et de l'organisation du parti, mais aussi de l'idéologie, des questions culturelles et des affaires étrangères. De plus, comme Gromyko l'a laissé entendre lors du discours de mars 1985 qui proposa Gorbatchev comme successeur à Tchernenko, il a vraisemblablement présidé les réunions hebdomadaires du secrétariat tout au long des treize mois où Tchernenko occupa le poste de secrétaire général, ainsi que celles du Politburo lorsque la santé de Tchernenko l'empêchait d'y assister<sup>4</sup>.

La maladie de Tchernenko aidant, Gorbatchev était suffisamment fort pour pouvoir bloquer tout changement au sein de l'équipe dirigeante qui aurait pu renforcer le vieux cercle hrejnevien aux dépens de ce qu'on pourrait appeler le « groupe Andropov-Gorbatchev ». Ce qualificatif convient mieux, à ce moment précis, que celui de « groupe Gorbatchev ». Des hommes comme Egor Ligatchev et Nikolaï Ryjkov devaient leurs places au secrétariat du Comité central à Andropov, n'ayant aucun lien de carrière avec Gorbatchev (ni, à vrai dire, avec Andropov avant cet avancement). Alliés avec Gorbatchev contre les « amis » de Brejnev, et contre des adversaires conservateurs tels que Grigorii Romanov (l'ancien premier secrétaire du parti régional de Leningrad, qui devint secrétaire de premier rang au Comité central sous Andropov au moment précis où celui-ci cherchait à créer une coalition non brejnévienne) ou Viktor Grichine, bien installé dans son rôle de premier secrétaire de la ville de Moscou, ces hommes neufs, dont les exemples les plus notables étaient en effet Ligatchev et Ryjkov, étaient des alliés conditionnels de Gorbatchev, et non pas des clients soumis comme le fut Tchernenko par rapport à Brejnev.

De surcroît, les secrétaires du Comité central qui ne sont pas membres du Politburo — dont Ligatchev et Ryjkov à la mort de Gorbatchev — peuvent influencer sur le choix d'un secrétaire général, mais ils ne participent pas au vote du Politburo. Cela dit, le soutien pour un candidat au secrétariat général d'une plus grande fraction de l'appareil du Comité central par rapport aux autres

4. Retch' tovarichtcha A. A. Gromyko na Plenumе tsK KPSS 11 Marta 1985 goda, in *Kommunist*, n° 5, mars 1985, p. 6-7.

concurrents (essentiellement Romanov puis Grichine en mars 1985) pèse d'un poids considérable sur le comportement des membres de plein droit du Politburo.

La position de Gorbatchev au sein du secrétariat était plus forte que toute autre grâce à sa présidence du Politburo lors des absences pour raisons de santé de Tchernenko. Toutefois on sait maintenant qu'une ultime tentative eut lieu pour bloquer sa succession et élire une fois de plus un septuagénaire, Grichine, au secrétariat général. On craignait manifestement qu'après l'immobilisme de la période Tchernenko, la politique de Gorbatchev prendrait la relève de celle d'Andropov, entraînant ainsi en même temps la fin de la « stabilité des cadres » si chère à Brejnev et Tchernenko, et l'introduction de réformes importantes, surtout dans l'économie. En effet, Gorbatchev avait déjà exposé une bonne partie de son programme de réformes lors d'un discours de décembre 1984 (à la veille de son départ pour la Grande-Bretagne), dont la moitié seulement fut publiée dans la *Pravda*<sup>5</sup>.

S'assurer du soutien de Gromyko, qui était devenu l'un des membres les plus influents et les plus indépendants du Politburo, était d'une importance capitale pour Gorbatchev. Il se peut que l'accueil qui fut le sien lors de sa visite d'une semaine en Grande-Bretagne trois mois seulement avant la mort de Tchernenko (à un moment où la maladie de ce dernier assurait que son séjour attirerait une attention mondiale autrement plus importante que celle qui fut accordée à son voyage au Canada en 1983) constitua la dernière confirmation pour Gromyko du fait que Gorbatchev saurait défendre les intérêts soviétiques sur la scène internationale d'une façon particulièrement habile. Gromyko, dans un intéressant passage du discours où il recommandait Gorbatchev lors de la séance plénière du Comité central, mit l'accent sur la maîtrise par Gorbatchev des questions de politique étrangère : ces qualités, observa-t-il d'une manière significative, « m'apparaissent sans doute mieux dans l'exercice de mes fonctions qu'à certains autres camarades »<sup>6</sup>. (Par contre, il est moins sûr que Gromyko se doutait du grand remaniement, que projetait Gorbatchev, des responsables de la politique étrangère, changement qui impliquait, entre autres, son départ du ministère des affaires étrangères vers le poste essentiellement honorifique de la présidence du Présidium du Soviet suprême.)

5. M. S. Gorbatchev, *Jivoe tvortchestvo naroda*, Moscou, Politizdat, 1984. Voir la *Pravda*, 11 décembre 1984, p. 2.

6. Retch' tovarichtcha A. A. Gromyko..., *Kommunist*, n° 5, 1985, *op. cit.*, p. 6.

Formellement, c'est au Comité central qu'il revient d'élire le secrétaire général, et l'ensemble de cette assemblée a parfois joué un rôle de premier plan. Ce fut le cas notamment lorsqu'il appuya Khrouchtchev contre la majorité au Politburo qui cherchait sa démission (la crise du « groupe anti-parti » de 1957), puis, au contraire, en 1964 quand il soutint une majorité encore plus forte du Politburo en faveur du départ du secrétaire général<sup>7</sup>. On ne sait pas exactement dans quelle mesure les points de vue de l'ensemble des membres du Comité central ont été pris en compte lors des élections récentes au secrétariat général, mais il est pratiquement certain qu'un nom seulement leur a été proposé par le Politburo aux séances plénières où a eu lieu formellement l'élection.

Il semble bien, en effet, que Gorbatchev ne tenait guère la majorité de ses collègues du Politburo en grande estime, et que certains n'en étaient que trop conscients. Des neuf collègues que Gorbatchev a retrouvés au Politburo après son élection au secrétariat général, cinq (Grichine, Kounaïev, Romanov, Tikhonov et Aliev) furent mis à la retraite avant la fin de 1987, tandis qu'aucun des quatre restants n'a reçu le moindre avancement, sauf à compter la promotion de Gromyko au rang de chef de l'Etat. Etant donné la façon hâtive dont fut menée l'opération, il semble que les atouts dont disposaient les secrétaires du Comité central, ainsi que d'autres personnages bien placés au siège du Comité central à Moscou, furent nettement plus importants que ceux des centaines de membres du Comité central éparpillés un peu partout à travers l'Union soviétique. En elle-même, la rapidité de la démarche de Gorbatchev et de ses partisans démontre que le vote essentiel fut celui du Politburo. S'ils avaient pu attendre en toute sérénité le verdict d'une séance plénière d'un tout-puissant Comité central, ils auraient permis à chaque membre du Comité de se rendre à Moscou à temps pour pouvoir participer aux délibérations. L'urgence de la décision, et donc de la recommandation du Politburo, n'est pas sans rapport avec la présence fortuite aux Etats-Unis, au moment de la mort de Tchernenko, de Volodymyr Chtcherbitski, premier secrétaire de l'Ukraine (et l'un des survivants du groupe brejnevien au Politburo) qui n'avait aucune raison de soutenir Gorbatchev. Si le vote du Politburo était aussi serré que l'a laissé entendre au moins un intellectuel soviétique bien informé, le fait que la réunion du Politburo fut effectuée alors que Chtcher-

7. Voir Carl A. Linden, *Khrushchev and the Soviet Leadership, 1957-1964*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1966 ; et Michel Tatu, *Le Pouvoir en URSS*, Paris, Grasset, 1967.

bitski était encore à l'étranger aida considérablement, pour ne pas dire plus, la cause de Gorbatchev.

Au lendemain de la mort de Tchernenko les membres votants du Politburo étaient inhabituellement peu nombreux, d'une part parce qu'au cours des treize mois précédents aucune promotion nouvelle n'avait été faite et d'autre part parce que l'un des autres membres influents du Politburo, le ministre de la défense, Dimitri Ustinov, était mort en décembre 1984. En conséquence, il y avait une substantielle marge de manœuvre pour l'apport de sang nouveau. Et en effet, la séance plénière du Comité central d'avril 1985, la première après l'élection en mars de Gorbatchev, vit entrer au Politburo trois hommes qui avaient rejoint l'équipe dirigeante sous Andropov : Tchebrikov (le président du KGB), Ligatchev et Ryjkov. Tous étaient des alliés au moins conditionnels de Gorbatchev et à ses côtés contre tout autre secrétaire général possible (Grichine ou Romanov) en 1985. Tchebrikov avança d'un cran, du statut de membre non votant du Politburo à celui de membre de plein droit : Ligatchev et Ryjkov, par contre, ont sauté l'étape de membre suppléant, devenant des membres votants du Politburo tout en gardant les postes de secrétaire du Comité central auxquels ils avaient été nommés sous Andropov. Ils passèrent ainsi d'une relative obscurité à des secrétariats de premier rang à une allure comparable à l'ascension de Gorbatchev entre 1978 et 1980. Peu de temps après, en septembre 1985, Ryjkov fut muté au seul poste de niveau comparable à celui d'un secrétariat de premier rang : celui de président du conseil des ministres, à la place du brejnévien vieilli, Nikolaï Tikhonov. Ce fut également lors du Plenum d'avril que Gorbatchev renforça sa position au secrétariat du Comité central en faisant nommer Viktor Nikonov, son ancien subordonné du temps où il était responsable au secrétariat des questions agricoles, à ce même poste qu'il avait naguère en charge.

Quelques mois après son élection au secrétariat général, Gorbatchev assura la promotion au rang de membre de plein droit du Politburo d'un homme sur lequel il pouvait compter en politique intérieure comme étrangère, le très compétent Edouard Chevardnadze. La nomination de celui qui fut, dans sa Géorgie natale, le plus innovateur de tous les premiers secrétaires de républiques pendant les dernières années brejnéviennes au ministère des affaires étrangères en surprit plus d'un en raison de son manque total d'expérience de la scène internationale. Deux ans et demi plus tard cependant, il semble incontestable que Gorbatchev y a gagné non seulement un allié de valeur au Politburo mais aussi un diplomate remarquablement habile.

Les changements de personnel et l'innovation politique sont allés

de pair depuis l'accession de Gorbatchev au poste de secrétaire général. Ses déclarations politiques, plus radicales en 1986 qu'en 1985 (par exemple, c'est au XXVII<sup>e</sup> Congrès du parti, début 1986, que Gorbatchev a parlé, pour la première fois, de la nécessité d'une « réforme fondamentale » du système économique soviétique), l'étaient encore davantage en 1987. Certains observateurs ont interprété cette tendance comme une radicalisation de Gorbatchev au fur et à mesure qu'il a découvert la profondeur et l'étendue du désordre économique et social du pays ainsi que la nécessité de nouvelles initiatives en matière de politique étrangère<sup>8</sup>. Je crois que cette analyse contient une part de vérité dans la mesure où Gorbatchev est suffisamment intelligent pour apprendre par l'expérience ; il est également exact que la politique soviétique réagit souvent à des événements et à des difficultés immédiats. Une telle interprétation ignore cependant non seulement le fait que les difficultés ne sont guère nouvelles, mais également l'ampleur des arguments que Gorbatchev avait déjà formulés — d'une façon plus voilée, il est vrai, qu'en 1987 — en faveur d'une profonde réforme politique et économique dans la version intégrale de son discours de décembre 1984. Il faudrait également insister sur le fait qu'avant de devenir secrétaire général, Gorbatchev écoutait depuis plusieurs années déjà les points de vue d'intellectuels réformistes du parti tels que les académiciens Tatiana Zaslavskaya et Abel Aganbegian (ce dernier l'a récemment confirmé)<sup>9</sup>. Il était donc bien au courant, à travers de tels échanges aussi bien que par ses propres observations, des nombreux problèmes économiques et sociaux de l'Union soviétique ainsi que des idées réformistes proposées par la minorité des spécialistes en sciences sociales du monde universitaire soviétique qui osait s'exprimer.

Gorbatchev était également bien placé, en tant que membre du Politburo pendant les dernières années de Brejnev et en tant que responsable au sein du secrétariat des affaires étrangères sous Tchernenko, pour se rendre compte de la tendance de la diplomatie soviétique à réagir aux événements plutôt qu'à prendre des initiatives ainsi que de son incapacité flagrante à gagner des amis ou à exercer une influence à l'extérieur, surtout dans le monde occidental. Dans l'ensemble donc, la mise en place progressive d'un nombre croissant

8. Voir Seweryn Bialer, *Gorbachev's Move*, in *Foreign Policy*, n° 68, Fall 1987, p. 59-87, surtout p. 60 ; et Wolfgang Leonhard, *The Bolshevik Revolution Turns 70*, in *Foreign Affairs*, vol. 66, n° 2, hiver 1987-1988, p. 388-409, surtout p. 406.

9. Voir Stuart Parrott, *Aganbegyan's Press Conference in London*, in *Radio Liberty Research Bulletin*, n° 49, 9 décembre 1987.

de réformes radicales à l'ordre du jour pendant les trois premières années du secrétariat général de Gorbatchev doit moins aux révélations qui lui sont parvenues depuis 1985 qu'au renforcement de ses positions politiques au sein des appareils du parti et de l'État et à ses succès à faire nommer des gens de confiance à des postes clés. Ce fut par exemple le cas en 1987. En dépit des contraintes qui pesaient toujours sur l'exercice de son pouvoir, Gorbatchev pouvait déjà en dire plus qu'en 1985. Faire appliquer d'une façon cohérente les aspects les plus innovateurs de sa politique était autrement plus difficile : beaucoup de ces initiatives ont été appliquées plus partiellement et avec moins d'enthousiasme au fur et à mesure qu'elles ont descendu l'échelle bureaucratique. La résistance politique larvée, l'inertie bureaucratique, et un scepticisme très répandu au sein de la population sur les bénéfices de la réforme par rapport à ses coûts doivent constituer autant d'éléments fondamentaux de toute analyse plus poussée de la scène politique soviétique contemporaine. Ils ne sauraient cacher cependant ce qu'a déjà accompli Gorbatchev en changeant l'agenda politique, ni le fait que les mouvements du personnel au sommet ont été plus rapides que jamais à cette étape de la carrière d'un nouveau secrétaire général.

Il ne fut pas sans intérêt pour Gorbatchev que l'échéance quinquennale d'un Congrès du parti arrivât moins d'un an après la mort de Tchernenko. Car, si Gorbatchev n'était pas encore parvenu à la position dominante au sein de l'équipe dirigeante qui lui aurait permis de faire approuver des résolutions politiques aussi radicales que celles adoptées lors des séances plénières du Comité central de janvier et juin 1987, son rapport au Congrès fit néanmoins avancer la cause de la réforme, et le renouvellement au sein du Comité central fut le plus important depuis le Congrès de 1961. Le seul nouveau membre du Politburo était Lev Zaïkov — encore un allié conditionnel : mais parmi les nombreux changements au sein du secrétariat plusieurs renforcèrent de manière décisive la position de Gorbatchev.

Parmi les secrétaires nouvellement promus deux étaient très proches de Gorbatchev, Alexandre Iakovlev et Georgii Razoumovski. Iakovlev est devenu depuis secrétaire de premier rang (membre suppléant du Politburo à partir de janvier 1987, il est nommé membre de plein droit en juin de la même année), avec la responsabilité de la culture et des médias. Ce n'est pas par hasard si la *glasnost* y a progressé de pair avec le pouvoir de Iakovlev. Razoumovski occupe également une position clé en tant que secrétaire du Comité central responsable du travail organisationnel du parti. Son supérieur

immédiat au secrétariat est Ligatchev, mais il n'y a pas à douter qu'il soit plus proche de Gorbatchev, politiquement comme personnellement. Le remplacement du très conservateur Boris Ponomarev au secrétariat et à la tête du Département international du Comité central par l'ancien ambassadeur soviétique à Washington, Anatolii Dobrynine, représenta également un changement important. L'équipe dirigeante de la diplomatie soviétique fut complétée par Vadim Medvedev, qui prit la relève de Konstantin Rusakov en tant que secrétaire et chef de la section du Comité central chargé des relations avec les autres pays communistes (la section pour la liaison avec les partis communistes et ouvriers des pays socialistes). Medvedev, comme Dobrynine, était moins conservateur que son prédécesseur et la nouvelle ligne, plus tolérante et moins dogmatique envers les autres Etats communistes, fut renforcée en septembre 1986 quand Georgii Chakhnazarov, un vrai réformateur, fut promu premier adjoint du département des pays socialistes ; cette promotion fut suivie quelques mois après par la retraite d'Oleg Rakhmanine, un fonctionnaire de l'ancienne école qui détenait ce poste depuis 1968.

L'un des nouveaux secrétaires du Comité central qui suscita une certaine attention à l'occasion de son élection lors du XXVII<sup>e</sup> Congrès fut Aleksandra Biriukova — ce qui se comprend, puisqu'elle était la première femme depuis vingt-cinq ans à entrer dans l'équipe dirigeante soviétique. Depuis, elle ne joue pas un rôle de premier plan dans la vie politique soviétique, ce qui représente une déception pour ceux qui ont salué son avancement comme une diminution, relative mais souhaitable, de la traditionnelle prédominance masculine au sommet du système soviétique.

En renforçant sa position de manière significative au sein du secrétariat du Comité central avant de pouvoir faire la même chose au Politburo, Gorbatchev suivait la démarche des trois secrétaires généraux qui, avant lui, avaient bénéficié d'un long mandat : Staline, Khrouchtchev et Brejnev. Il se peut que la rapidité de son action ainsi que la menace que font peser les réformes prônées sur des intérêts acquis puissants aient donné lieu à une certaine réaction. S'il a pu faire avancer sa politique et ses partisans lors des séances plénières du Comité central de janvier et juin 1987 (par exemple, en janvier Anatolii Lukianov, dont les relations avec Gorbatchev remontent à l'Université de Moscou du début des années 50, lors de leurs études à la Faculté de Droit, se voit promu à un poste de secrétaire du Comité central), il a également connu des échecs. L'un de ceux-ci fut l'expulsion de Boris Eltsine de son poste de premier

secrétaire du Parti moscovite, à la séance plénière du Comité central en octobre 1987. Ses critiques furent sans doute adressées plus à Ligatchev qu'à Gorbatchev : il reste que le fait qu'il n'a tenu aucun compte de la demande du secrétaire général, de ne pas porter ses inquiétudes sur la place publique avant la fin des festivités marquant le soixante-dixième anniversaire de la Révolution bolchevique, a rendu cette affaire assez embarrassante pour Gorbatchev. Le départ de Eltsine et son remplacement par Zaïkov, tout en n'étant pas un désastre majeur pour lui, ne représentèrent pas moins un revers dans la mesure où le point de vue de Eltsine était beaucoup plus proche du sien que celui de ses adversaires conservateurs.

En dépit des difficultés qui attendent Gorbatchev dans sa tentative d'introduire une réforme économique davantage source de sacrifices que de bénéfices à court terme, et dans sa volonté de surmonter la résistance larvée ou ouverte d'une fraction importante de la bureaucratie du parti et de l'Etat (pour ne pas parler du scepticisme de beaucoup d'ouvriers), Gorbatchev jouit néanmoins d'un certain nombre d'avantages qu'on ne devrait pas ignorer. L'un de ceux-ci réside dans le style de la diplomatie internationale de la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle qui oblige le chef de fait de l'exécutif (c'est-à-dire, en Union soviétique, le chef du parti, quoi qu'en dise la Constitution) à jouer régulièrement le rôle de porte-parole de l'ensemble du pays. Le style diplomatique activiste de Gorbatchev a multiplié le nombre de ces interventions par rapport à celles de Tchernenko, d'Andropov, ou de Brejnev pendant ses années crépusculaires. Distincts en tant que concepts politiques, l'autorité et le pouvoir s'entrelacent dans la pratique quotidienne de la politique. Dans la mesure où Gorbatchev étend son autorité — et l'image qu'il s'est créée sur la scène internationale l'aide à le faire — les menaces sur son pouvoir seront diminuées d'autant.

La rapidité avec laquelle Gorbatchev a introduit des politiques nouvelles et les changements de personnel a suffisamment démontré son habileté à manier les leviers du pouvoir. Bien que les deux ou trois prochaines années risquent de se révéler difficiles pour lui, les observateurs occidentaux qui pensent qu'il ne pourra les surmonter qu'au prix d'un recul des nouvelles politiques qu'il a mises à l'ordre du jour pèchent par scepticisme excessif. S'il avait été prêt à présider un « déclin décent » de l'Union soviétique, s'il avait accepté que le pays soit dépassé peu à peu par de nombreux pays du Tiers Monde, il aurait pu adopter une politique plus conciliatrice, moins risquée, dès le départ. Mais même avant de devenir secrétaire

général, Gorbatchev était persuadé que les risques d'une réforme étaient moins importants que les risques d'une non-réforme. Certains des responsables les plus compétents d'Union soviétique, dont beaucoup ont vu leur carrière progresser sous Gorbatchev, sont parvenus à la même conclusion.

RÉSUMÉ. — *Gorbatchev a accédé à l'équipe dirigeante soviétique en 1978, grâce à d'excellents contacts, à une habileté politique et une réputation de bon gestionnaire. Son alliance avec Andropov l'a ensuite favorisé. Comme secrétaire général, Gorbatchev a utilisé une politique innovatrice, à l'intérieur comme en matière de politique étrangère, pour distancer ses rivaux.*